

donner un nom au fugitif, les poèmes de cette quatrième partie s'arrêtent sur des moments épars, comme autant de billes de verre, et évoquent soit des interrogations, soit le jeu des mots entre eux qui tendent parfois à la chansonnette. Cette partie est toutefois moins construite (d'un point de vue thématique) que les trois premières, et si l'on peut la comprendre sous le générique de *Jongleries*, elle pêche par la diversité de son inspiration et de ses évocations.

Notons aussi le rythme très rapide des poèmes, autant dans leur graphisme que dans leur écriture. On peut avoir l'impression d'esquisses où le visuel, le descriptif, l'emportent sur une intériorisation métaphorique, ce qui donne à cette poésie un rythme produisant une succession rapide et changeante d'impressions et de sensations.

Jongleries donc mais en partie: les trois premières divisions de ce recueil sont autres. Jongleries toutefois, car les mots et les poèmes «[...] s'envolent / comme des bulles / multicolores [...]» (p. 69).

François-Xavier Eygun  
Mount Saint Vincent University

**BUGNET, Georges (1991) *Albertaines, Saint-Boniface et Dijon*, Les Éditions des Plaines et Les Éditions universitaires de Dijon, 406 p. (Anthologie d'oeuvres courtes en prose présentée et annotée par Gamila Marcos, précédée d'une préface de Guy Lecomte)**

Dans son avant-propos, Gamila Marcos nous apprend que le 10 octobre 1967, une quinzaine d'années avant sa mort, Georges Bugnet envoyait au Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa un manuscrit préfacé par lui et intitulé *Albertaines*. Il s'agissait d'un recueil de vingt textes, parus dans diverses revues, la plupart dans *Les Idées* ou dans *Le Canada français*, entre 1932 et 1946. Le volume voit enfin le jour, publié conjointement par les Éditions des Plaines et les Éditions universitaires de Dijon, comme l'était aussi l'excellente édition critique de *Nipsya*, parue en 1990.

Dans son «Préambule», Bugnet déclare avoir voulu se plier au goût du jour pour les textes n'exigeant pas une longue attention. Montaigne, nous dit-il, avait déjà deviné l'avantage des écrits courts. Le romancier peut-il se réclamer d'un meilleur maître que celui à qui il consacre tout un article («Montaigne et les Canadiens», p. 145-160), qu'il évoque souvent au cours du volume et dont il imite consciemment le style?

La première partie de l'anthologie consiste en trois contes. Le plus charmant, «Le conte du bouleau et du mélèze», est inspiré d'une légende amérindienne. Dans «Une version de l'Atlantide», nous sommes en plein fantastique, tandis que «Une vision» est la prédiction troublante du cataclysme qui menace une planète saccagée au nom du progrès. Ce conte noir, qui date de 1937, oeuvre d'un écologiste avant la lettre, nous frappe par son actualité.

La deuxième partie de l'ouvrage, intitulée «Théâtre», est consacrée aux deux pièces qu'a écrites Bugnet. Il faudrait plutôt dire «à l'unique pièce», car on ne peut guère considérer comme du théâtre le dialogue où un communiste convaincu, Ivan, défend son idéal contre Fédor, pour qui le bien-être matériel promis au prolétariat ne peut remplacer les aspirations spirituelles. «La défaite» est une version dialoguée de *La forêt*, bien moins riche que le roman qui traite du même thème.

La troisième partie, «Essais et critiques» est la plus longue: deux tiers du volume lui sont alloués. Bugnet y aborde les grands problèmes qui le préoccupent. Le romancier tente de définir ce que devrait être la littérature canadienne-française. Sans doute celle-ci est-elle encore dans son enfance; sans doute faut-il lui donner le temps de grandir, mais les auteurs d'ici ne doivent pas se laisser éblouir par tout ce qui se fait en France. Ce sont les grands classiques qui doivent servir de modèles et non ces bêtes noires de Bugnet, les romantiques, qui cherchent à faire appel aux sentiments, voire au sens, plus qu'à la raison. Mais avant d'apprendre à bien écrire, il faut apprendre à bien penser, «car la valeur est dans l'esprit plutôt que dans la forme» (p. 246). Par-dessus tout, l'écrivain canadien, se doit d'«être soi. Ce n'est pas ailleurs qu'il faut chercher notre âme. Elle est en nous. Et, pour le Canadien, elle est ici» (p. 274). Être soi «en» Canada, comme l'écrit si joliment Bugnet, c'est être au diapason de la Grande Nature.

Sans doute cette partie du volume comporte-t-elle des redites. Différents articles reviennent souvent aux mêmes thèmes, véritables obsessions, semble-t-il, chez Bugnet. L'auteur se révèle un critique intransigeant. Ennemi juré de l'art pour l'art, il n'admet pas que la littérature puisse n'être que plaisir; elle doit avoir un but moral. Pour lui, la littérature française s'arrête à Chateaubriand et exclut Rousseau, ce communiste! On aimerait voir chez Bugnet un peu plus de souplesse. Mais en même temps, on est frappé par la force de ses arguments quand il parle de l'écologie ou de l'identité, de la langue et de la littérature canadiennes. Bugnet nous irrite et nous séduit tout à la fois.

En guise de conclusion, un court chapitre écrit par Gamila Marcos est consacré à l'oeuvre horticole du romancier. Le volume comporte également un glossaire, une biographie, un index des thèmes, une bibliographie. Gamila Marcos, à qui la présentation et l'annotation des textes ont été confiées, a fait un travail fouillé et soigné. Outre l'importante bibliographie qu'elle dresse (p. 387-404), elle identifie presque toutes les citations, ce qui n'était pas une mince tâche, Bugnet citant copieusement et copieusement mal. Chaque texte est suivi d'une liste des variantes. En ce qui concerne le glossaire, il est quelque peu gênant d'y trouver des notes biographiques mêlées à des définitions de mots. Pourquoi ne pas avoir placé les détails biographiques à la fin des pages, en note, comme cela a d'ailleurs été fait dans certains cas (p. 206, par exemple)?

*Albertaines* n'en est pas moins un fort beau livre. Les notes et les commentaires de Gamila Marcos nous aident à mieux comprendre les textes de cette anthologie, et les textes nous permettent de mieux situer Bugnet l'homme et Bugnet l'écrivain.

Paulette Collet  
St. Michael's College  
University of Toronto